

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

SOLJENITSYNE

témoign accablant

EDITORIAL

Dans un mois ou dans deux ans ? « L'infection grippale » du chef de l'Etat a redonné corps aux rumeurs qui courent depuis plus d'un an sur une éventuelle démission de M. Pompidou.

Nous n'ajouterons rien aux supputations diverses et aux multiples commentaires qui font les délices de la classe politique depuis quelques jours : ce sont là « mœurs de sérail », comme le notait très justement l'Humanité, et n'en étant point, nous n'éprouvons qu'un intérêt limité, teinté de quelque dégoût, pour les déclarations, conciliabules, bruits divers et décomptes de voix qui redon-

nent un semblant de vie au pays légal. Phénomène normal au demeurant puisque ce dernier ne peut exister sans le secours du ballon d'oxygène électoral. Ce serait d'ailleurs un juste retour des choses que le Président de la République ait pris prétexte d'une indisposition banale pour faire se révéler les candidats et plus précisément ses concurrents éventuels à l'intérieur de la majorité : instructive et amusante plaisanterie qui serait à ranger également dans les mœurs de sérail...

Quoi qu'il en soit, la classe politique se tient désormais prête à la manœuvre. Ce qui signifie que la France va vivre pendant plus de deux ans dans les transes de la « pré-campagne présidentielle ». Ce qui signifie que, des opérations démagogiques de la majorité aux contre-

marches de l'opposition, notre pays va se diviser sur de faux problèmes, en fonction de faux clivages et pour le triomphe de fausses solutions.

Ceci est particulièrement grave au moment où l'avenir de la nation se pose en termes cruciaux, où la situation économique est instable, où la crise de la société industrielle se révèle dans toute son ampleur. Autant de problèmes qui appellent des choix clairs pour l'avenir et une grande rigueur quant au présent. Or nul n'ignore que les périodes pré-électorales engendrent la facilité, l'indécision, ou bien des choix qui sont dictés plus par le souci de l'électeur que par celui de la nation : telle est la loi du jeu démocratique, que la France s'apprête à subir à nouveau.

N.A.F.

Jobert : un mol acquiescement

La réponse avait été si longue à venir, et les déclarations si fermes, que l'on avait fini par croire que M. Jobert dirait **non** à Washington. Un **non** qui était dans la logique de ses propos antérieurs. Un **non** qui nous aurait rassuré quant à la volonté du pouvoir actuel de mener un jeu diplomatique indépendant.

On sait que M. Jobert a au contraire accepté de se rendre à la convocation de Nixon. « **Par souci de courtoisie** », dit curieusement le communiqué publié par le gouvernement. Mais surtout pour « **affirmer une position européenne commune** », et en assortissant ce **oui** d'une série de réserves quant au contenu et aux objectifs de la conférence des pays consommateurs de pétrole.

Le moins qu'on puisse dire est que cette acceptation est illogique et qu'elle traduit une inconstance manifeste. Inconstance puisque M. Jobert avait qualifié l'initiative américaine de « provocation ». Illogisme si l'on prend vraiment au sérieux les réserves contenues dans le texte publié à l'issue de la réunion de Bruxelles et dans la propre déclaration du gouvernement français : à quoi bon aller à Washington si l'on est décidé à refuser toute mesure concrète et toute concertation permanente qui n'associerait pas les pays producteurs ? A quoi bon se rendre à Washington si l'on croit cette conférence inutile, voire dangereuse ? A quoi bon se faire représenter aux Etats-Unis par notre ministre des Affaires étrangères puisqu'il est entendu que la « Communauté européenne » « **parlera d'une seule voix** » par le truchement de l'allemand Walter Scheel ?

On dira que M. Jobert se rend à Washington pour se rendre compte, voire pour veiller au grain et diriger la manœuvre contre les tentatives hégémoniques de M. Kissinger. C'est possible. Et il faut se garder de tout procès d'intention puisque personne ne connaît les intentions de M. Jobert et les instructions qu'il a reçues. Ce qui ne doit pas nous empêcher de contester le principe même de cette diplomatie qui, à force d'attitudes contradictoires, de manœuvres savantes et de finasseries douteuses finit par semer le trouble dans les esprits. C'est ce que montrait fort bien Bertrand Fessard de Foucault dans un récent article du **Monde** : « **un pays comme le nôtre, écrivait-il, n'a d'autout que la clarté et la constance de son jeu ; il n'a d'argument devant la puissance dont il ne dispose plus pour l'instant que le non d'Antigone à Créon** ». On imagine ce qui se serait passé il y a quelques années, dans une situation semblable, quand le jeu de la France était d'une clarté et d'une fermeté exemplaires. Elle osait alors se révolter contre les puissants, affirmer son indépendance de jugement et d'action autrement que par des déclarations vite démenties par les faits, ou

Bertrand Renouvin a reçu le 14 février le 1^{er} prix de Thèse d'Histoire du Droit et des Faits sociaux et la médaille de la ville d'Aix (section Histoire du Droit et des Faits sociaux) pour sa thèse sur l'Action Française devant la question sociale dont la N.A.F.-hebdo a publié des extraits en juin dernier.

par des refus qui se transforment en mol acquiescement.

Est-ce là le signe d'une irrésolution que nous avons souvent relevée dans d'autres domaines ? Est-ce la marque d'une impuissance que le pouvoir pompidolien cherche à masquer par de nobles attitudes ? Ou bien les dirigeants actuels ont-ils renoncé à s'opposer effectivement à l'hégémonie américaine ? De même qu'il existe un « spectacle Kissinger », y a-t-il un « spectacle Jobert » soigneusement entretenu par certains journaux, et avant tout destiné à rassurer l'opinion française ? Le « courageux » M. Jobert, héritier d'Astérix (1) et gardien sourcilieux d'une France indépendante ne serait-il qu'un triste illusionniste, habile à envelopper d'étincelles verbales ses soumissions et ses démissions ?

Autant de questions essentielles que l'attitude de la France à Washington permettra peut-être de résoudre. Il reste que le voyage de M. Jobert constitue, pour l'instant, un signe inquiétant qui s'ajoute à d'autres que nous n'avons pu manquer de relever au cours de ces derniers mois. C'est à lui de lever sans attendre les doutes de tous ceux qui s'interrogent, ou de les transformer en navrantes certitudes. En s'exposant alors à la révolte des Français qui n'entendent point consentir à l'abdication des dirigeants de leur pays.

Bertrand RENOUVIN.

(1) C'est du moins ce qu'affirme **Le Point** dans un article dithyrambique.

ungern

Les lecteurs de la N.A.F. connaissent bien Jean Mabire, membre du comité de patronage de **Nouvelle Ecole**. Cet ancien rédacteur en chef d'**Europe Action** (voir notre numéro 88) est également un écrivain fécond : après avoir consacré plusieurs centaines de pages à la « Division Frankreich » (formée de S.S. français qui combattirent sur le front de l'Est), il annonce la publication d'une étude sur la

« Division Charlemagne » et d'un roman intitulé « La Lande des païens ».

Pour l'heure, Jean Mabire vient de publier chez Balland (où travaille M. Dominique Venner auteur d'un ouvrage sur le « Baltikum ») un gros livre consacré à un certain Baron Ungern.

Cet héritier des chevaliers Teutoniques, nous dit le « prière d'insérer », « fut le dernier chef blanc, sur les confins de la Sibérie et de la Mongolie, à se révolter contre le pouvoir des Soviétiques sous le soleil rouge de l'été 1920 ». Ce qui nous vaut un récit vraiment très chouette, où l'on voit le Chef s'opposer, solitaire, à la décomposition du monde en massacrant des tas de Rouges et de Juifs, et en expliquant aux papes que « le Christ, c'était un petit Lénine juif qui voulait foutre le bordel en Palestine ». Car figurez-vous que le Baron Ungern « gardait toujours, au secret de son âme, la vieille foi invaincue des vieux guerriers païens de la mer Baltique ». Il avait même redécouvert la swastika de Gengis Khan, qui devint l'insigne de ses troupes. Décidément épatant, le Baron !

Et alors, dira Mabire, on a bien le droit de faire de l'histoire ! Sans doute. Mais nous avons aussi le droit de dénoncer ce folklore bas-nietzschéen aux forts relents de nazisme : car l'histoire n'est ici que le paravent d'une idéologie bien définie, que **Nouvelle Ecole** se charge de répandre dans d'autres milieux sous le couvert de la science. On ne dénoncera jamais assez cette entreprise, d'autant plus dangereuse qu'elle avance masquée.

arsenal

Le numéro 9 est paru !

Achetez-le ! Diffusez-le ! Abonnez-vous ! Faites des abonnés !

Le numéro 8 F. Par 10 exemplaires : 50 F (franco).

Abonnements simples : un an (10 numéros) : 60 F ; six mois (5 numéros) : 35 F.

Abonnement de soutien : un an (10 numéros) : 150 F.

Abonnements « doubles » (2 exemplaires à chaque parution) : un an (10 numéros) : 95 F.

Réglement à l'ordre d'Arsenal, 17, rue des Petits-Champs, Paris(1^{er}), C.C.P. La Source 30-737-24.

questions test

A) Au travers de la lecture de la « N.A.F.-hebdo », estimez-vous connaître complètement les positions de la N.A.F. ?

OUI - NON

B) Connaissez-vous exactement la position de la N.A.F. par rapport au gauchisme ?

OUI - NON

C) La France peut-elle mener un jeu diplomatique indépendant des blocs ?

OUI - NON

D) La N.A.F. souhaite-t-elle l'intéressement des travailleurs à la vie des entreprises ?

OUI - NON

E) Peut-on dire aujourd'hui que le Parti Communiste n'est plus révolutionnaire ?

OUI - NON

Faites le décompte de vos réponses NON. Solution dans ce numéro.

L'Amérique impériale

Voici longtemps que l'Amérique fascine. Du professeur de droit constitutionnel à l'amateur de « western », du capitaine d'industrie à M. Lecanuet, de Raymond Aron à Tixier-Vignancour, chacun bée d'admiration devant cette terre miraculeuse. N'est-ce pas l'incarnation de la Démocratie et de la Libre-entreprise ? Ne porte-t-elle pas en elle les valeurs du vieil humanisme occidental et d'une productivité sans pareille ? Sans compter que ces « grands enfants » ont été nos libérateurs et demeurent nos protecteurs contre la Subversion Communiste.

Certes, depuis quelque temps, il vaut mieux passer sous silence certains articles de cette foi : depuis *Watergate* et la démission de Spiro Agnew, la démocratie prend un autre visage et révèle enfin son insondable pourriture. La guerre du Vietnam, avec son horreur mécanisée, a déchiré pour toujours le voile d'humanisme qui paraît la statue de la Liberté. Et les révoltes étudiantes, comme le phénomène hippie, ont révélé que, malgré sa richesse, ce pays traversait une crise d'une extrême gravité.

Reste leur puissance militaire et leur prétendue mission mondiale qui justifieraient, selon certains, notre retour sous l'aile protectrice de l'atlantisme. Curieuse protection et étrange solidarité, qui n'ont jamais été autre chose que les paravents d'une cynique volonté de puissance.

DE WILSON A ROOSEVELT

Cynisme, mais aussi naïveté. Car il faut se souvenir que la seconde guerre mondiale est sortie des rêveries du président Wilson, de même que la soviétisation d'une partie de l'Europe est née de l'aveuglement de Roosevelt : deux beaux résultats de l'ignorance, de la sentimentalité mal placée et de l'infatuation idéologique qui marquèrent le règlement des deux conflits mondiaux. On a beau jeu, après de telles erreurs, de voler noblement au secours des démocraties et de leur reprocher leur ingratitude si elles se refusent, ensuite, à vénérer comme il convient le sacrifice de l'Amérique. Un sacrifice qui n'allait pas jusqu'à l'oubli de ses intérêts bien compris, de même que son action libératrice était conçue de bien curieuse manière.

Ainsi à Alger en 1942, lorsque Roosevelt manifestait l'intention de faire exercer l'ensemble des pouvoirs civils et militaires par le commandement en chef allié, c'est-à-dire américain.

Histoire significative, qui se répétera lorsqu'il s'agira d'organiser l'administration des territoires métropolitains libérés. Dès septembre 1943 en effet, un memorandum américain sur la « participation française à l'administration du

territoire libéré » prévoyait que le commandement en chef allié agirait « sur la base qu'il n'existe pas de gouvernement souverain en France », que l'administration civile serait française « autant que possible » mais toujours dirigée par des officiers américains et qu'un « franc d'occupation » serait institué (1). On sait que toutes ces manœuvres furent mises en échec par la France libre. Elles n'en réduisent pas moins à de plus justes proportions le rôle libérateur des Américains, évident sur le plan militaire mais fort ténu quant à la renaissance d'une souveraineté française.

VISAGES DE L'IMPERIALISME

De tels faits auraient dû inspirer la prudence. On ne cessa au contraire, pendant toute la IV^e République, de se prosterner devant les Etats-Unis. C'est que, par le biais du plan Marshall et de l'O.T.A.N., ils faisaient figure de restaurateurs de l'économie française et de défenseurs d'une liberté qui venait de s'effondrer à l'Est. Ce qui ne signifie pas qu'il faille regretter l'aide Marshall dont l'utilité était évidente. Mais la crise permanente des finances françaises faisait dépendre notre pays du montant des crédits américains. D'où un état d'inféodation politique qui caractérisa toute la période 1946-1958 et dont certains gardent encore la nostalgie.

Quant à l'O.T.A.N., il est clair qu'il n'a jamais servi qu'à renforcer notre état de dépendance, sous le couvert d'un illusoire partage des responsabilités militaires. En effet, comme le montre très bien Philippe de Saint-Robert dans *Le Jeu de la France*, point n'était besoin de l'Alliance atlantique pour parer à une éventuelle menace russe : l'O.T.A.N. mettant exclusivement en œuvre des moyens classiques de défense, les Etats-Unis restaient en tout état de cause les maîtres du jeu puisqu'ils disposaient, seuls, des instruments nucléaires d'une représaille massive. L'organisation militaire atlantique fut donc avant tout « une officine destinée à écouler les productions américaines d'armement » (2) qui seules correspondaient aux normes définies par le « standing group » de l'O.T.A.N., en même temps qu'un efficace moyen de chantage politique sur les Etats européens.

Organisation illusoire au temps de la suprématie nucléaire des Etats-Unis, l'O.T.A.N. le fut plus encore dès que fut réalisé l'équilibre de la terreur. Car à ce moment-là les Etats-Unis décidèrent unilatéralement d'abandonner la stratégie des représailles massives au profit d'une stratégie dite de « réponse flexible ». Cette dernière prévoyait qu'en cas d'attaque de l'Europe les forces conventionnelles de l'O.T.A.N. seraient d'abord mises en œuvre, puis ses armements atomiques tactiques, l'arsenal atomique américain n'étant utilisé qu'en dernier recours. Dès lors l'alliance américaine perdait tout caractère protecteur puisque la progressivité de l'escalade aboutissait à faire de l'Europe un champ de bataille... sans que l'on soit jamais sûr de l'intervention nucléaire des Etats-Unis. Bien au contraire, son caractère aléatoire se révélait au travers des déclarations des responsables américains, (3) qui entraînaient d'ailleurs dans la logique même d'un intérêt national bien compris, tant il est évident qu'un Etat ne peut risquer son existence pour la protection d'alliés lointains.

LE GRAND DESSEIN

On comprend donc que la France ait décidé de quitter l'O.T.A.N. et de poursuivre la cons-

truction de sa propre force de dissuasion. Volonté logique elle aussi puisque toute stratégie nucléaire est nationale par définition, mais qui mécontenta profondément les Américains : le projet de « force multilatérale » manifestait bien leur intention d'enfermer à nouveau la France dans un système nucléaire entièrement soumis aux Etats-Unis. De même qu'ils tentèrent, avec le « Kennedy Round », de prendre la direction d'une « communauté économique du monde libre » où l'Angleterre aurait joué le rôle d'agent privilégié de leur impérialisme.

La continuité du dessein des Etats-Unis sur l'Europe est donc claire. Tous les moyens leur sont bons pour tenter de renforcer leur hégémonie militaire, économique et culturelle : on commence à s'en apercevoir sur le plan économique, où l'attitude des firmes américaines devient outrancière. On le voit clairement dans le domaine de l'énergie, où le duo Nixon-Kissinger ne prend même pas la peine de cacher ses intentions. Par contre, le chantage et les sophismes paraissent moins évidents en matière militaire, où les Etats-Unis représentent, pour beaucoup, les champions de l'« Occident ».

Etranges champions qui s'entendent à merveille avec les Soviétiques tout en agitant le spectre de la « menace rouge » qui leur permet de maintenir leur domination en Europe. Attitude plus qu'ambigüe — surtout depuis les accords Nixon-Brejnev — qui n'est pas autre chose qu'un chantage à une peur illusoire mais qui conforte leur domination.

Et qu'on ne dise pas que l'esclavage doré est préférable aux camps du Goulag : les corps martyrisés des enfants du Vietnam et les cages-prison de Saïgon témoignent de la barbarie de ces prétendus défenseurs de la civilisation, l'image des villes d'outre-atlantique révèle l'ampleur de l'échec du modèle américain, et les sociologues nous ont montré que les citoyens des Etats-Unis étaient soumis à un totalitarisme sournois qui réduit à néant les beaux discours sur la liberté américaine. Il importe donc que cette société malade cesse d'être proposée en modèle, il faut que cette barbarie consciente cesse d'être vénérée, et que soit mis un frein à son hégémonie maniaque. Sur ce dernier point, le meilleur moyen n'est peut-être pas d'accepter ses diktats, même si l'on affirme refuser de plier à ses volontés.

B. LA RICHARDAIS.

(1) De plus, Roosevelt avait envisagé de créer un Etat de Wallonie dont le département du Nord, l'Alsace et la Lorraine auraient fait partie intégrante.

(2) Ph. de Saint-Robert : *Le Jeu de la France* (Julliard).

(3) Le secrétaire d'Etat Christian Herter déclarait que l'arme nucléaire ne serait utilisée que dans la mesure « où nous serions nous-mêmes menacés de destruction totale ».

LES MERCREDIS DE LA N.A.F.

Salle comble pour accueillir le mercredi 6 février, Philippe de Saint-Robert, notre invité du trimestre venu parler de l'impasse diplomatique.

Une impasse qui se situe au triple niveau de l'Europe, des relations avec les Etats-Unis et du Proche-Orient. Autant de questions qui permirent à l'orateur au terme d'une brillante analyse historique de bousculer quelques mythes et de démontrer que la France est toujours en mesure de mener un jeu qui lui soit propre. La longue discussion qui suivit cette conférence donna à notre ami l'occasion de préciser son point de vue sur les relations franco-arabes, sur les problèmes de l'énergie et sur ceux de la défense nationale.

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

Edité par la S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs - Paris (1^{er})
Téléphone : 742-21-93

Abonnement six mois : 30 F
Abonnement un an : 55 F
Abonnement de soutien : 120 F

C.C.P. N.A.F. Paris 642-31

Directeur de la publication :
Yvan AUMONT

Imprimerie Abexpress
72, rue du Château-d'Eau - Paris (10^e)

Voici quelques semaines paraissait en langue russe le dernier ouvrage d'Alexandre Soljénitsyne **L'Archipel du Goulag** (1), gigantesque fresque historique sur la terrible réalité des camps de concentration soviétiques.

Dédié à tous ceux qui furent torturés et tués dans les îlots de cet archipel qui ne figure pas sur les cartes de géographie, ce « monument » irréfutable d'un grand écrivain russe connaîtra des développements très importants tant dans la société soviétique que dans la vie politique française.

Notre collaborateur Youri Alexandrov a lu **L'Archipel** avant la parution en français promise pour le mois d'avril.

(1) Ed. Ymca-Press, 11, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75005 Paris.

L'Archipel du Goulag constitue un témoignage historique en même temps qu'un bouleversant réquisitoire contre le régime répressif soviétique. Une note de Soljénitsyne souligne au début de l'ouvrage que c'est en raison de la saisie d'une des copies du manuscrit par la Sécurité d'Etat qu'il s'est décidé à le publier immédiatement. Les 227 témoins dont le récit a servi de base à l'ouvrage de Soljénitsyne sont en effet cités de manière trop précise pour ne pas craindre de représailles de la part des autorités. L'écrivain a donc pris la solution qui s'imposait : porter le livre à la connaissance de l'opinion publique internationale, faisant de celle-ci le garant de la survie des 227 rescapés des camps de concentration.

LENINE ET LA REPRESSION

L'intérêt majeur de l'ouvrage de Soljénitsyne réside dans le fait qu'il abolit la distinction artificielle établie entre Staline et Lénine. Les arrestations massives, les tortures et les massacres n'ont pas été l'œuvre du seul « Père des peuples ». Soljénitsyne démontre au contraire à l'aide d'exemples très précis que la mise en place de la terreur date de 1917.

La répression commence dès novembre 1917 avec la mise hors la loi du parti des « cadets ». Elle se poursuivra par l'arrestation et l'extermination d'autres groupes politiques, religieux, et même des organisations de travailleurs : l'une des premières opérations de la Tcheka fut l'arrestation du Comité Panrusse des Employés. En décembre une circulaire du N.K.V.D. encourageait ses agents à recourir à la confiscation, à la force et aux arrestations pour prévenir d'éventuels sabotages de la part des fonctionnaires. On ne recule pas même devant la prise d'otages parmi les paysans, avec ordre de les fusiller si le déblaiement de la neige sur les voies ferrées « n'est pas réalisé de manière pleinement satisfaisante par ceux-ci ».

LE TORRENT

Puis, à partir de 1919-20 débutent les arrestations systématiques. « Et à Moscou commence le ratissage planifié, quartier après quartier. Partout quelqu'un doit être arrêté ». Ainsi naît le gigantesque torrent des victimes du régime. « Un exemple type de ce torrent ; plusieurs dizaines de jeunes gens se réunissent pour des soirées musicales, non autorisées par la Guépéou. Ils écoutent de la musique et boivent du thé ensemble. Ils réunissent quelques kopecks pour le thé. Il est absolument clair que la musique est une couverture pour leurs dispositions contre-révolutionnaires, et qu'ils réunissent l'argent, non pas pour le thé, mais pour aider la bourgeoisie qui succombe. Et on les arrête TOUS, on leur donne de 3 à 10 ans, et les meneurs qui n'ont pas avoué, on les FUSILLE ! »

Puis viendra le tour des paysans qui n'ont pas obtenu pour leurs récoltes les résultats satisfaisants, ou qui ont refusé d'exécuter les ordres aberrants d'un ministre incapable. De la même manière seront emprisonnés des « espérantistes » envers lesquels Staline manifestait la plus grande méfiance, des participants aux

cercles philosophiques, des collaborateurs de la Croix-Rouge, les mineurs du Caucase qui se révoltent en 1935, les nationalistes tatars, kurdes, ouzbeks, kazakhs, des croyants et même des ouvriers accusés de parasitisme, de sabotage. Mais pouvait-on accuser de parasitisme et de sabotage de simples ouvriers, des gens du peuple, de ce peuple qui « durant des siècles avait construit, avait créé, et toujours honnêtement, même pour les grands seigneurs » ? Jamais, durant tout ce temps, on n'avait entendu parler de « sabotage ». Alors pourquoi « lorsque pour la première fois la propriété devint publique, des centaines de milliers des meilleurs fils de la patrie se mettent à saboter ? » C'est que, — explique Soljénitsyne — sans ces parasites, sans ces saboteurs, il ne serait pas possible d'expliquer pourquoi les champs sont remplis de mauvaises herbes, pourquoi les récoltes sont désastreuses, pourquoi les machines sont en panne.

Personne n'est à l'abri de l'arrestation, de la torture et de la mort. Se réfugier dans les rangs du parti ne protège pas plus. « Une conférence de district du parti se déroule dans la région de Moscou. Elle est dirigée par un nouveau commissaire de district remplaçant l'ancien, emprisonné. A la fin de la conférence est adoptée une déclaration de fidélité au camarade Staline. Il va sans dire que tous se lèvent (comme durant toute la conférence tous se levaient brusquement chaque fois que le nom de Staline était cité)... Dans la petite salle jaillissent des applaudissements impétueux se transformant en ovation : trois minutes, quatre minutes, cinq minutes, ils sont toujours aussi impétueux et se transforment toujours autant en ovation.

Les paumes des mains font déjà mal. Les bras levés sont déjà engourdis. Cependant : qui le premier osera cesser d'applaudir ? Ce pourrait être le secrétaire du comité du parti, qui se tient à la tribune et qui vient de lire cette déclaration. Mais lui, il est nouveau, à la place de celui qui est emprisonné ; il a peur ! Et les applaudissements de la petite salle obscure, continuent obscurément pour le chef. Six minutes ! Sept minutes ! Huit minutes ! Ils sont perdus, c'en est fini. Ils ne peuvent déjà plus s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils tombent le cœur éclaté !... A la onzième minute, le directeur de la fabrique de papier prend un air affairé, se laisse tomber sur son siège, au praesidium. Et, oh miracle ! où est passé l'enthousiasme général, violent et indescriptible ? Tous à la fois cessent au même applaudissement et s'asseyent également. Ils sont sauvés. Cependant des gens l'apprennent... Et dans la même nuit le directeur de l'usine est arrêté. »

MIEUX QUE L'ALLEMAGNE NAZIE ?

Soljénitsyne se livre à une analyse des différents échelons de l'appareil répressif en commençant par les arrestations : individuelles ou collectives, de jour ou de nuit, rurales ou urbaines, toutes ces méthodes quasi-scientifiques sont examinées par Soljénitsyne. Suit une longue énumération des tortures morales et physiques, des humiliations, des interrogatoires et supplices auxquels sont soumis les prison-

niers. A l'esprit du lecteur s'impose aussitôt l'image plus connue des méthodes hitlériennes : « Personne ne peut se soustraire à cette comparaison : les années et les méthodes coïncident trop. Il est encore plus normal que la comparaison soit faite par ceux qui sont passés et par la Gestapo et par le M.G.B., comme Aleksseï Ivanovitch Divnitch, émigrant et propagateur de la foi orthodoxe. La Gestapo l'avait accusé d'activité communiste parmi les travailleurs russes en Allemagne, le M.G.B. de liaison avec la bourgeoisie mondiale. Divnitch en tira une conclusion qui ne fut pas à l'avantage du M.G.B. : ici et là il avait été torturé, mais la Gestapo cherchait tout de même à savoir la vérité, et lorsque l'accusation tomba, Divnitch fut relâché. Le M.G.B. lui, ne cherchait pas à savoir la vérité, et n'avait pas l'intention de relâcher une quelconque personne de ses griffes ».

Mais, pensera-t-on, Hitler comme Staline, c'est le passé. Ici et là, ils ont été condamnés, les bourreaux ont été punis. Eh bien, NON ! Soljénitsyne relève que jusqu'en 1966, 86.000 criminels de guerre nazis ont été jugés ; et nous trouvons que c'est peu. « Cependant, s'il nous faut transposer 86.000 ouest-Allemands en proportion, cela ferait pour notre pays UN QUART DE MILLION ! Mais en un quart de siècle, nous n'avons trouvé personne, nous n'avons cité aucun d'entre eux en justice, nous craignons de raviver leur blessure ». Il donne comme symbole vivant de tous ces bourreaux, Molotov, jamais accusé, jamais condamné, qui vit tranquillement au numéro 3 de la rue Granovski, après s'être « nourri de notre sang ».

Pourquoi donc, demande-t-il, l'Allemagne a-t-elle puni ses malfaiteurs et pas la Russie ?

lettre ou

Le Monde (6 février) a publié dans sa « Tribune Internationale » un article intitulé : « Soljénitsyne, un ennemi de la paix ». Cet article a été transmis au Monde par l'intermédiaire de l'agence soviétique de presse Novosti (A.P.N.). L'auteur de ces lignes, le poète soviétique Eugène Dolmatovski s'y livre à une condamnation de Soljénitsyne. Notre ami Youri Alexandrov, prenant la défense de l'auteur de **L'Archipel du Goulag**, s'adresse à M. Dolmatovski pour lui exprimer sa désapprobation.

« J'ai lu Eugène Dolmatovski. Comment ne pas s'indigner ?... » Ce « poète » soviétique, chantre d'une dictature policière, plume serve à la solde d'une clique militaro-fasciste, s'ingénie à déverser tout son fiel sur un écrivain qui, lui, n'a pas voulu mettre sa plume au service du mensonge, au service de l'oppression. Comment ne pas s'indigner de la facilité avec laquelle ce scribouilleur de petite envergure calomnie un homme grand de son courage, grand de son talent, grand de son amour. Ah, qu'il est fa-

chipel du goulag

« Devant notre pays et devant nos enfants, nous avons le devoir de les rechercher tous, de les juger tous ! Juger non pas tant eux que leurs crimes. Obtenir ne serait-ce que chacun d'eux dise à haute voix : — Oui j'étais un bourreau et un assassin. »

UN ACCUSATEUR GENANT

Mais voilà ! obtenez ceci, et c'est la quasi-totalité de l'appareil du parti, une grande partie du gouvernement, et de nombreux hommes en place que vous éliminerez. On comprend alors les efforts du gouvernement soviétique tentant de discréditer Soljénitsyne. On ne peut tout de même pas avouer à la face du monde que les gouvernants du premier pays socialiste de l'histoire ont été ou restent des assassins.

Pour ceux qui cependant douteront de cette réalité, Soljénitsyne cite tous les moyens employés par ces bourreaux pour mettre à mal ceux qui, un beau jour, avaient le malheur de tomber entre leurs mains. C'est un véritable recueil de tortures et supplices que nous livre l'écrivain dans tout son livre, et plus particulièrement dans le chapitre III. Nombre de ceux qui furent soumis à ces tortures craquaient et acceptaient de signer n'importe quoi : par exemple, qu'ils avaient reçu de l'argent de généraux japonais en échange de renseignements. Mais pouvaient-ils vraiment réagir autrement ? « Mon frère ! Ne condamne pas ceux qui sont tombés, ceux qui se sont montrés faibles et ont signé n'importe quoi... Ne leur jette pas la pierre. » Qui pouvait résister, comment résister ? Il fallait se dire, dès l'entrée en prison que « la vie est finie, un peu tôt, mais tu n'y peux rien. Je ne retournerai jamais à la liberté. Je

suis voué à la mort — maintenant ou un peu plus tard, mais plus tard ce sera encore plus difficile, mieux vaut plus tôt. Je n'ai plus de biens. Mes parents sont morts pour moi, et je suis mort pour eux. Mon corps est à partir d'aujourd'hui un corps inutile, étranger. Seuls mon esprit et ma conscience me restent chers et importants ». Bien peu ont eu le courage et la lucidité de tenir un tel raisonnement dès le moment de leur arrestation.

Quant aux procédures de jugements, elles tenaient plutôt de l'entreprise théâtrale (lorsqu'elles avaient le mérite d'exister !). Un code stalinien que connaissait seul celui qui interrogeait, des infractions élastiques, des lois à effet rétroactif, tout y était, sans oublier les jurés ou la salle dont les sympathies pour l'accusation sont bien connues. Si, par bonheur l'inculpé avait quelque argent, certains juges se laissaient tenter et, au lieu d'être fusillés, l'accusé avait une chance de n'en prendre que pour dix ou quinze ans.

LE GENERAL VLASSOV

Soljénitsyne consacre une partie non négligeable de ce livre au général Vlassov. Commandant la deuxième armée soviétique, Vlassov mena contre les armées allemandes une série d'offensives victorieuses. Mais à la suite d'un revers sur le terrain, l'armée de Vlassov, laissée sans ravitaillement, fut contrainte à la reddition après « deux mois de famine et de mort lente » alors qu'elle se trouvait soumise à une forte attaque allemande. Prisonnier, puis « récupéré » par les Allemands, Vlassov fut chargé de recruter une armée dans les camps de prisonniers. Il réunit ainsi vingt mille hommes avec lesquels il mena quelques combats contre les

Soviétiques. Cependant, en 1945, alors que les troupes allemandes reculaient devant la pression soviétique, les soldats de Vlassov changèrent de camp allant jusqu'à chasser les Allemands de Prague. « Tous les Tchèques ont-ils compris ensuite, — demande Soljénitsyne — quels Russes avaient sauvé leur ville ? »

Vlassov se rendit ensuite aux Américains qui le livrèrent quelques jours plus tard à Staline. Vlassov fut pendu pour trahison ; ses compagnons périrent dans les camps de concentration soviétiques. Vlassov était-il vraiment un traître ? N'est-ce pas plutôt lui qui avait été trahi ? Telle est la thèse de Soljénitsyne pour qui les soldats russes en général et Vlassov en particulier ont été trahis par le pouvoir à trois reprises : par impéritie sur le champ de bataille, puis en laissant ses soldats crever dans les camps, et en trompant ces mêmes soldats lorsque, leur promettant la clémence, il leur passa la corde dès le passage de la frontière.

SOLJENITSYNE EN DANGER ?

La sévérité des lignes écrites par Soljénitsyne nous fait redouter le pire quant à l'avenir de l'écrivain. Il n'existe plus de Soljénitsyne uniquement anti-stalinien. C'est un Soljénitsyne qui remet désormais en question le système tout entier, et non plus seulement « le guide génial des peuples ». A cet égard L'Archipel du Goulag constitue un tournant dans l'œuvre de l'écrivain. On peut supposer sans risque de se tromper que les néo-staliniens ne daigneront plus supporter trop longtemps cet opposant téméraire. Celui-ci est en passe de redevenir le héros de son livre à côté des 227 autres. Soljénitsyne sait ce qui l'attend. Plus grand en est son courage.

Youri ALEXANDROV.

verte à eugène dolmatovsky

cile, lorsqu'on se trouve du côté du manche, de piétiner et de salir celui qui, contrairement à Dolmatovski n'a pas accepté de recevoir sa « paye » d'écrivain. Dolmatovski ressent-il tellement la misère de sa situation qu'il veuille à tout prix diffamer ceux qui lui donnent mauvaise conscience ? Combien reçoit-il par mois pour « s'indigner » des écrits de ceux qui s'opposent à ses patrons ?

« Soljénitsyne, un ennemi de la paix » ? Où donc peut-on lire dans ses œuvres, dans ses déclarations, qu'il se soit une seule fois prononcé contre la paix ? Si Soljénitsyne est un ennemi, c'est celui des arrestations arbitraires, des tortures, des supplices, de l'avilissement de l'homme. Il est l'ennemi des camps de la mort, du massacre planifié, de l'extermination élevée au rang de production industrielle.

Dolmatovsbi accuse Soljénitsyne de « faire l'éloge des socialistes révolutionnaires ». Est-ce vraiment faire leur éloge que dire qu'ils ont été arrêtés et fusillés ? (On comprend que la vé-

rité gêne M. Dolmatovski.) Est-ce vraiment « exprimer sa tendresse avec compassion » pour des minorités nationales opprimées que d'expliquer les raisons de leur combat, que de montrer les atrocités dont elles ont été victimes ? Le poète-fonctionnaire peut les qualifier d'« ennemis de notre peuple », c'est insuffisant. Lorsqu'un peuple se rebelle, il y a des raisons. Quelles sont ces raisons ? Dolmatovski ne nous les donne pas. Nous aimerions savoir ! Bien sûr, comme l'écrit Dolmatovski, « l'énumération de tous ceux que Soljénitsyne s'efforce de poser en héros, ou dont il prend la défense, serait longue. » Et pour cause ! A ceci près pourtant, que Soljénitsyne ne les pose pas en héros, mais en victimes ; victimes innombrables, d'atrocités innombrables. « En fait, ajoute Dolmatovski, ce sont tous ceux qui combattent le pouvoir soviétique ». Mais que restait-il des ennemis du pouvoir soviétique dès 1920 ? La guerre civile touchait à sa fin. Après avoir noyé toute forme d'opposition dans le sang, le pouvoir soviétique n'avait plus pour

tout ennemi que sa propre bêtise, son impéritie, et une théorie politique qui eut le malheur d'être confrontée à la réalité. Mais il fallait bien trouver un bouc-émissaire auquel imputer tous ces revers. Sinon, comment expliquer la famine, les mauvaises récoltes, la production industrielle catastrophique, la pauvreté généralisée. Comment expliquer à ce peuple auquel on avait promis un avenir radieux que les calculs étaient faux ? C'était simple. On inventa les saboteurs à la solde de la bourgeoisie internationale, les activistes contre-révolutionnaires, « insectes nuisibles » comme plus tard on dénoncera le « complot des médecins juifs » ; et maintenant dans la même tradition la fable d'un « Soljénitsyne, ennemi de la détente ». Quelle continuité !

On peut constater avec quelle joie Dolmatovski, citant Soljénitsyne, affirme que ce dernier se condamne lui-même. Soljénitsyne écrit : (p. 142) « je n'avais pas de raison d'être fier »...

suite p. 6

lettre ouverte (suite)

« Si mon destin avait été autre, ne serais-je pas devenu un bourreau »... « Grâce à Dieu, j'ai réussi à ne faire emprisonner personne. Pourtant, il s'en est fallu de peu ». Mais est-ce bien lui-même que Soljénitsyne condamne ? N'est-ce pas plutôt le système ? Un système qui peut faire de n'importe quel homme un bourreau, et de son frère sa victime. Dolmatovski aurait été aussi piètre avocat qu'il est écrivain. Il est vrai que la cause qu'on lui a ordonné de défendre est désespérée.

Il convient en outre de montrer un exemple flagrant de la mauvaise foi dont fait preuve M. Dolmatovski. Il commence par citer un extrait du texte de *L'Archipel* : « ... le bruit a couru vers les années 18-20 que... ». Alors Dolmatovski commente : « Puis il (Soljénitsyne) enchaîne sur les prétendues atrocités des bolchéviques ». Enfin Dolmatovski cite à nouveau Soljénitsyne qui reconnaît : « je ne sais si c'est vrai ou non ». Quelles sont donc ces atrocités que mentionne M. Dolmatovski, sans oser les citer ? Afin de pallier le manque d'objectivité de M. Dolmatovski, nous reproduisons ici intégralement l'extrait en question : (p. 181). « Le bruit a couru vers les années 18-20 que les Tchékas de Petrograd et d'Odessa ne les (les opposants) fusillaient pas tous, mais les jetaient en pâture (vivants) aux animaux des ménageries de ces villes. Je ne sais si c'est vrai ou faux, et s'il y a eu des cas, ni combien. Cependant, je n'aurais pas recherché de preuves : je leur aurais demandé de nous prouver que c'est impossible. Mais où donc, dans les conditions de famine de ces années-là pouvait-on se procurer de la nourriture pour les ménageries ? En l'arrachant à la classe ouvrière ?

Ces ennemis devaient de toute façon mourir — pourquoi donc ne pas soutenir de leur mort la fauverie de la République et contribuer ainsi à notre marche vers l'avenir ? N'est-ce pas rationnel ? » Bien sûr Soljénitsyne n'apporte aucune preuve. Lui-même le reconnaît. Pourtant son argument constitue une présomption particulièrement forte. C'est, par ailleurs, pratiquement le seul fait que Soljénitsyne rapporte dans son livre sans citer la preuve correspondante. Partout, pour chaque récit, des noms, des dates, des éléments précis permettent d'authentifier ses dires. Ce ne sont donc pas, comme l'affirme notre scribouilleur, les « calomnies », ou des « bruits » ; il s'agit d'événements bien réels.

Tant qu'à rester dans sa fange, Dolmatovski ne pouvait pas ne pas ressortir la tarte à la crème des néo-staliniens : la condamnation posthume de Staline et de ses excès. « Cependant, déclare Dolmatovski, il (Soljénitsyne) passe l'essentiel sous silence : le comité central du parti communiste a ouvertement et sincèrement parlé au peuple et au monde entier de toutes ces injustices et de tous ces événements tragiques ». Alors, le lecteur ne comprend plus ; il ne comprend pas pourquoi Soljénitsyne, condamnant des injustices déjà officiellement condamnées, se voit — pour cette raison — lui-même condamné. C'est qu'en fait, il ressort très clairement de *L'Archipel du Goulag* que c'est l'essence du système qui est remise en cause et non plus la seule déviation stalinienne. Erreur impardonnable ! Passe encore de condamner Staline, mais Lénine ! Biélobrazié (1) !!!

« Pourquoi Soljénitsyne fait-il de la politique », s'interroge Dolmatovski ?

Mais précisément Soljénitsyne se refuse à faire de *L'Archipel du Goulag* un écrit politique, invitant le lecteur qui le regarderait comme tel, à fermer immédiatement le livre. N'est-ce pas plutôt une leçon d'humilité pour les Soviétiques que cet ouvrage de Soljénitsyne ? « Ne regarde pas le Chili qu'il y a dans l'œil de ton voisin ; ôte d'abord l'Auschwitz que tu as dans ton œil ! »

Dolmatovski termine son triste pamphlet en versant une larme de crocodile sur la conduite de Soljénitsyne, soupirant : « Il m'est triste de constater qu'il y a un ennemi de la paix parmi les habitants de mon pays ». Rien ne venant étayer l'affirmation de Dolmatovski, le lecteur du *Monde* ne sait toujours pas en quoi l'ouvrage de Soljénitsyne empêchera le gouvernement soviétique de montrer, le moment venu, qu'il tient tant à la paix.

Signalons enfin qu'Eugène Dolmatovski n'est pas le seul « écrivain » soviétique qui ait été jusqu'à la prostitution de sa plume. La *Litteratournaya Gaziéta* publiait récemment des condamnations de Soljénitsyne, émanant de quelques confrères de Dolmatovski : Oleg Smirnov, Oless Gontchar, Sergueï Mikhalkov, etc. Malheureusement le lecteur soviétique n'aura pas la chance du lecteur français. Il ne pourra pas lire le document fondamental que constitue *L'Archipel du Goulag*, et devra se contenter d'avalier sans jugement, sans esprit critique une accusation mensongère et calomnieuse dont il n'aura même pas la possibilité de vérifier la véracité. Dolmatovski, mieux que Pinochet ?

Youri ALEXANDROV.

(1) Quel scandale ! (N.D.L.R.)

le mouvement royaliste

réunions

NICE

Dîner-débat le mardi 19 février à 20 h 30 avec Bertrand Renouvin qui présentera son livre « Le Projet royaliste » au restaurant « Le Grillardin » (près de la gare), avenue Thiers.

PARIS-15° - CLAMART - ISSY VANVES

Dîner-débat le vendredi 1^{er} mars à 19 h 45 sous la présidence de M^{re} Yves Lemaigen, vice-président du Comité directeur, avec la participation de Pierre Boutang, professeur et philosophe, et de Gérard Leclerc, directeur politique de la « N.A.F. hebdo ».

Thème du débat : « Pour un projet royaliste ».

Restaurant « Le Select », 5, rue du Docteur-Jacquemaire-Clemenceau, 75015 Paris. Inscriptions auprès de M. Pierre Arvis (tél. 531-90-20), 199, rue de Lourmel, 75015 Paris, jusqu'au lundi 25 février. Prix du couvert : 45 F - Etudiants et lycéens : 30 F.

PARIS-14° ET BANLIEUE 92 - SUD

Réunion le vendredi 15 février à 20 h 30. Thème : La ligne politique et les campagnes de la N.A.F. après le Conseil National. Au Café du Commerce, 54, avenue de la Division-Leclerc à Bourg-la-Reine.

LILLE

Samedi 16 février à 18 heures, fête des Rois animée par les jeunes de la N.A.F. Thème : Qu'est-ce qu'être maurassien ?

Samedi 23 février à 17 heures, exposé dans le cadre de la campagne d'action régionale : « Le problème des Plans d'Occupation des Sols ».

Ces deux réunions ont lieu au local, 37, rue Alexandre-Leleux.

GRENOBLE

Réunion avec Gérard Leclerc, le vendredi 15 février à 20 h 30, à la Maison des Jeunes des Allobroges, rue Hauquelin.

PRIVAS

Réunion le samedi 16 février à 16 h. 30, dans la salle de la Mairie, avec Gérard Leclerc.

LYON

Réunion le samedi 16 février à 20 h 30, avec Gérard Leclerc.

Pour tout renseignement, téléphoner à Mlle Catherine Girod 42-66-56.

BORDEAUX

Journée d'information sur les activités de la N.A.F. animée par Arnaud Fabre, qui se tiendra le samedi 16 février à partir de 15 heures dans nos locaux, 59, quai des Chartrons.

Lacombe Lucien

Que Louis Malle nous ait donné avec son film **Lacombe Lucien** un pur chef-d'œuvre, c'est ma conviction. Je ne dis nullement cela en vertu de ma culture cinématographique, qui est nulle, ni de l'engouement qui emplit les salles obscures. Simplement parce que c'est mon sentiment et que je crois pouvoir en rendre compte. D'abord, ce film est d'un poète. Et si, comme Hölderlin l'a merveilleusement écrit : **Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre**, Louis Malle habite vraiment en poète ce Tarn-et-Garonne dont ses images si belles reflètent l'âme.

Voilà donc, d'emblée, avoué mon total désaccord avec ceux qui ont trouvé le film sec et froid, évoquant un classicisme insensible des rhétoriciens gâteux. Que manque la boursouflure, certes, mais reste le chant, la lyre légère, celle qui en d'autres lieux faisait tinter dans l'âme de Barrès la petite musique lorraine.

Peut-être, dira-t-on, les paysages sont merveilleux. Mais l'histoire elle-même, les personnages, et surtout le personnage ? La froideur des mécaniques tragiques. Une sorte de racisme étrié qui vous agite à coup de ficelles des poupées monstrueuses pour les acheminer vers un sort forcément pitoyable. Rien de plus faux. Pourquoi la plupart des critiques, du moins ceux que j'ai lus, sont passés à côté du film ? Seul, dans **Le Monde**, Jean de Baroncelli a fait un article digne de son objet : « **Voilà un grand film français. Un film qui ne doit rien à la mode, à l'intellectualisme de telle ou telle coterie. Un film puissant et déchirant, qui plonge ses racines dans un drame que beaucoup ont vécu et dont les remous n'ont pas fini de nous secouer. Un film d'une maturité intellectuelle et d'une maîtrise technique exemplaires. Un film dont on sort remué, bouleversé, angoissé. Bref un chef-d'œuvre, mot galvaudé, mais pour une fois exact.** »

C'est parfaitement dit. Ce film est vrai simplement. Peut-être nos critiques attendaient-ils un « film vérité ». Ils ont évidemment de quoi être déçus : nul pathos, nul excès dans la manière de Louis Malle et le jeu de ses interprètes, tous remarquables. Ils recherchaient le bizarre, le pittoresque pour lui-même. Ils ne l'ont évidemment pas trouvé, puisqu'on ne leur livrait rien qui ne fût essentiel. Certains se sont raccrochés à l'aspect documentaire : la France de l'occupation, le milieu collabo dont la peinture est très juste nous dit **Le Nouvel Observateur** : souteneurs, fils de familles décaqués, poker, cocktail, petites femmes et marché noir. Il n'en faut pas plus pour provoquer la colère de Michel Marmin de **Valeurs Actuelles** et de l'autre école, qui n'avait éprouvé de frisson de bonheur que lorsque Lucien prononce avec l'accent savoureux du Sud-Ouest : **police aleman(n)de !**

Malgré cette qualité qu'il lui reconnaît, Le

Nouvel Observateur n'en laisse pas moins tomber ce verdict sévère : **il n'y a aucune émotion, aucun frémissement : c'est aussi léché, froid, décoratif, aussi studio Harcourt que tous les films de Louis Malle...** Le symétrique contraire et contradictoire du jugement de Baroncelli. Pourquoi une telle opposition ?

Pour la raison déjà dite : Baroncelli va à l'essentiel, son contradicteur à l'anecdotique. Même lorsqu'il condescend à reconnaître l'intérêt des motivations du héros, le critique passe à côté du film. Il ne faut y trouver ni pittoresque, ni à proprement parler reconstitution historique, ni même l'explication psychologique d'un « cas ». **Lacombe Lucien**, c'est bien autre chose, c'est un destin !

UN DESTIN

Nous sommes au dernier mois de l'occupation dans une petite ville française. Le jeune Lacombe Lucien, fils de paysan, est employé aux basses besognes à l'hospice. Il aspire à retrouver sa campagne, sa forêt, les travaux de la ferme, le braconnage, car il aime la chasse avec peut-être quelque sadisme. Une fois, alors qu'il revient de la ferme pour regagner l'hospice, une crevaillon l'oblige à poursuivre à pied traînant sa bicyclette jusqu'à la ville où il parviendra tard après le couvre-feu. Pris par hasard, par des auxiliaires français de la gestapo, le voilà plongé bursquement dans un monde qui le fascine. Ce petit monde collabo qui fait la vie, terrorise les environs et commence à s'apercevoir que le débarquement n'est pas un mythe judéomaçonnique.

Le jeune Lacombe n'a aucune conviction idéologique et politique. Pour rester dans sa forêt, il aurait volontiers rejoint le maquis si l'instituteur qui le dirige ne s'y était opposé. Seulement, voilà : dans cet hôtel où les collabos sont installés, Lucien dans l'euphorie de la boisson parle du maquis, et sans avoir conscience de ce qu'il fait, dénonce le chef, l'instituteur. Ce dernier arrêté, torturé, Lucien est prisonnier de la police allemande. Il est embauché pour ses tristes œuvres. A ce jeu ignoble, il va participer, avec plaisir. C'est devenu un salaud, une véritable ordure. Le petit paysan est devenu « quelqu'un » connu, respecté. Il a l'argent qu'on lui donne ou qu'il tire de ses pillages, à ne plus savoir qu'en faire. C'est une brute ? Finaude et rusée la brute !

Un de ses compagnons, aristo déchu, connaît une famille juive parisienne réfugiée au pays qu'il fait chanter en lui faisant payer le prix de sa sécurité. Lucien s'introduit dans cette famille, s'y impose : il a jeté les yeux sur la jeune fille de la maison. Il en fera sa maîtresse, au désespoir du père humilié au plus profond de lui-même. Consentante ? Certainement. Amoureuse ? Peut-être un peu. Lucien lui aussi est amoureux, à sa manière, sincère, égoïste et

fruste à la fois. Voilà en tout cas, le seul rayon de soleil dans cette vie. Au bout du compte, Lucien tirera d'affaire la jeune juive et sa grand-mère menacées, tuant un Allemand et installant les fugitifs dans la ferme familiale abandonnée.

Ce sont les dernières images du film : un havre champêtre où les deux jeunes s'aiment... Mais nous sommes pour un instant hors du temps, du temps qui est maître de la tragédie. C'est le très court entracte avant qu'il ne soit décidé du sort de Lucien. Il nous est dit, en effet que Lucien va être arrêté et fusillé.

LE TRAGIQUE

L'essentiel de **Lacombe Lucien**, c'est donc, simplement et uniquement le tragique. Le tragique sans pathos, celui de la vie humaine qui contrairement à ce que pensent tous nos modernes imbéciles n'est pas pure transparence dialectique ; ni même objectivable par les techniques d'exploration de ses nappes souterraines. L'Occident a cru se libérer, il a pensé qu'aucune énigme n'échapperait à son décryptage. La raison viendrait à bout du tragique.

Ce que Nietzsche reprochait avec une totale injustice à Socrate, l'âge moderne l'a accompli avec le rationalisme universel. Il est vrai qu'avec la mort des dieux, le tragique a semblé revenir avec l'absurde. Mais si rien n'a plus de sens ! Pourquoi poser l'énigme : nulle réponse n'est possible. Ceci explique le manque d'épalsseur du théâtre de Sartre. Gabriel Marcel a pu parler d'éthique de la désinvolture. C'était bien cela.

Avec **Lacombe Lucien**, c'est peut-être le retour du Tragique cher à Jean-Marie Domenach. Impossible de réduire les choses humaines à une mécanique, à une psychologie, à une rationalisation. Nous sommes confrontés à une profondeur, à des abîmes. La liberté ne se joue pas des événements. Elle n'est pas pour autant abolie. Les personnages ne sont pas d'une pièce, ils font apparaître au dedans d'eux-mêmes une déchirure vers l'abîme. Vont-ils s'y enfoncer ? Fermeront-ils les yeux à l'appel d'une vérité et d'un amour plus fort que leur désir infernal ? Mais nous voilà déjà au-delà de l'énigme du tragique, dans le mystère...

Gérard LECLERC.

RESULTAT DU QUESTIONNAIRE-TEST

Si vous totalisez plus de quatre NON, une lecture du « **Projet royaliste** » de Bertrand Renouvin s'impose pour clarifier vos idées.

Si vous totalisez de un à trois NON, il vous faut encore approfondir quelques questions en lisant le **Projet royaliste**.

Si vous n'avez que des OUI, bravo mais n'en restez pas là ! Devenez un diffuseur du **Projet royaliste** pour faire partager les idées de la N.A.F. autour de vous.

Dans tous les cas commandez le **Projet royaliste** de Bertrand Renouvin à I.P.N. Diffusion B.P. 558-75026 Paris, Cédex 01 - C.C.P. La Source 33-537-41, Franco 18 F.

BULLETIN D'ABONNEMENT A LA NAF-HEBDO

Je souscris un abonnement de 3 mois (15 F), 6 mois (30 F), un an (55 F), de soutien (120 F) (*).

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Année de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

à retourner 17, rue des petits-champs, 75001 Paris, CCP: NAF 642-31 Paris

chemins et distances

dostoïevsky et la contre-révolution (II)

La « lettre aux étudiants » appellerait sans doute une analyse historique en délimitant la portée ; si l'on songe au retentissement énorme — mais si tardif — de la pensée de Dostoïevsky à l'heure de son discours sur Pouchkine, et à la foule qui l'accompagnait à son tombeau, impossible de mesurer ce que dix ou vingt ans de survie, et l'action de véritables disciplines, auraient peut-être modifié en Russie. Je ne veux ici que rechercher ce qui est à la portée, l'analogie — le rapport exact — que ce texte révèle entre la situation qu'il décrit et la nôtre : rapport d'identité frappante, mais avec une disparité grave qui risque même de masquer ou d'annuler l'analogie.

L'identité des deux situations tient fondamentalement à ceci : répondant aux « sauvages » qui s'étaient adressés à lui, Dostoïevsky récuse le simple **duel**, avec arbitrage, qui semble s'imposer : il n'y a pas deux termes, la révolution et l'ordre établi, avec la jeunesse pour assumer la première, et la police au service du second ; il y en a **trois** : la société ou « établissement », la jeunesse qui proclame et croit **opérer** son exil de cette société, et le peuple (la nation). De la **Société**, Dostoïevsky ne nie pas qu'elle soit, ou soit devenue, foncièrement un mensonge. Nous le pensons aussi, **hic et nunc**, dans la France de 1974. Le constat et la prophétie dressés par Maurras dans *L'Avenir de l'Intelligence* n'ont pas été démentis ni atténués par l'histoire ; le nom du mensonge, c'est, pour Dostoïevsky, « occidentalisme » et « européisme » ; pour nous, ce peut être l'américanisation de fait, la cancérisation du profit qui a gagné tout l'organisme national ; dans les deux cas c'est la tyrannie de fait de l'argent, avec asservissement de l'intelligence au nom même de la liberté, qui recueille le contenu réel de ces « sociétés ».

Or, dans la Russie de 1880, comme dans la France d'aujourd'hui, le grand refus de la jeunesse, en face de « l'établissement » est à la fois tenu pour « acquis » et pour sans importance décisive par cet « établissement » même ; la société devenue une énorme maladie, un mensonge mortel, ne craint plus de mourir, puisqu'elle est la mort même ; elle se rêve infaillible croissance, et c'est la contestation de la jeunesse qu'elle tient pour maladie, infantile précisément. Le cancer croit que la tumeur juvénile sera résorbée : il ne se tromperait pas, pour les deux situations, s'il s'agissait d'une dialectique à deux termes : le grand Cournot a démontré, (et son meilleur exégète Ruyer, après lui) que le processus de dégénérescence d'un organisme historique peut être quasi-indéfini ; nous ajouterons à leur analyse que la radicalisation du refus chez les jeunes gens, outre qu'elle est naturelle, puisqu'ils sont la part la plus proche de l'original et de l'organique, dans une nation, a suscité, dans l'établissement, un curieux mécanisme de défense et de récupération dont elle est objectivement complice. En effet la négation extrême, se donnant pour évidente et sans angoisse apparente, est **enregistrée** par la société, (par « le gros animal », comme dit Platon), qui démontre sa compatibilité avec les mécanismes positifs. Ce que Dostoïevsky dit à ses « sauvages », le nationalisme français est encore plus en droit de le crier à nos « gauchistes » : « vous êtes déjà, d'avance, récupérés pour le pire de ce que vous détestez publiquement ». Comme les

étudiants moscovites de 1878 étaient les fils de la société qu'ils niaient parce qu'ils s'éloignaient du peuple profond, émigrant par l'esprit vers les contradictions de l'occident, ainsi nos gauchistes universitaires ont-ils remâché les déchets de la ploutocratie américaine la plus déracinée. Les blousons dorés de mai 68 incendiaient toute voiture qui ne fût pas la leur, ce n'est pas un trait anecdotique, c'est le **résultat** (étymologiquement : ce qui vous saute dessus en retour) d'une croissance dans l'américanisation — dont on sait d'ailleurs que la C.I.A. et divers services étrangers ont alors calculé la portée. Ainsi le clivage obtenu par l'argent et son « ordre » permet-il de constituer une énorme « réserve » contestataire qui coexiste avec « l'établissement », qui y a même ses délégués, et qui pourrait, à défaut de l'intrusion d'un troisième terme, se renouveler sans cesse et sans périls.

Ce troisième terme, précisément, c'est, selon Dostoïevsky, le **peuple**. En 1864, après la mort de son frère Michel, il décrivait ainsi dans *L'Epoque*, leur entreprise à tous deux :

« L'idée de publier une revue était venue à Michel Mikhaïlovitch il y a déjà longtemps (...) Le besoin se faisait sentir d'un organe littéraire neuf, détaché des traditions qui limitent la liberté des revues, pleinement indépendant, étranger aux partis, exempt des antipathies invétérées (1), non soumis aux prétendues autorités et totalement impartial. D'autre part son idée était qu'il faut retourner à ce qui est national, aux principes originaux nationaux et populaires, et inciter la société qui s'est détachée du sol à étudier notre peuple et à croire en la vérité des principes fondamentaux de sa vie. Michel Mikhaïlovitch était convaincu que tous les insuccès de la société russe (...) avaient leur origine dans les fermentes de décomposition d'un cosmopolitisme paresseux et apathique qui, du divorce avec le sol, les menait jusqu'à l'indifférence à son égard, jusqu'à la dérision, et même — chez certains — jusqu'à un refus de principe, presque ostentatoire, de le comprendre et de le reconnaître ».

Là encore l'analogie est éclatante, bien que ce soit aussi à ce niveau que la disparité se révèle et doit nous alerter et inquiéter. Le projet évoqué ci-dessus, comment ne le reconnaitrions-nous ? Chaque fois, depuis la mort de Maurras, mais avant aussi, où l'Action Française a tenté d'agir sur l'histoire, c'est à ce mélange de liberté de l'esprit et de fidélité au fonds et à l'origine qu'elle a eu recours. Si les mots de **pays réel** (qui n'ont pas été compris, qui n'ont pas réussi à crever les malentendus) ont tenu lieu de ce que Dostoïevsky appelle **peuple**, si le mot de **nation** n'a pu être rattaché assez à la **naissance** et détaché de ses harmoniques jacobines, du moins l'adversaire ne s'y est-il jamais trompé : l'Action Française sans contresens c'est l'**égal refus** de la société libérale, (que l'on n'insulte pas, mais que l'on définit avec juste mesure en la disant **ploutocratique**) et d'une révolution qui n'en est que l'envers et qui n'a pu renier, même et surtout chez Marx, le modèle antinational et antichrétien de l'homme.

La difficulté, par où se sont d'ailleurs parfois engouffrés chez nous des « conservateurs du mal » a toujours tenu théoriquement à ceci :

que la société libérale établie, en près de deux siècles, a eu le temps de pourrir assez profondément, et en tout cas d'une manière mal calculable, ce peuple, ce pays réel où nous voyons à la fois l'objet et les forces vives d'une renaissance. Plusieurs mythes, dont celui de « mademoiselle Monk » (symétrique à celui du « grand soir » dans le marxisme « héroïque ») ont tenté de répondre à cette difficulté majeure.

Et pour cela, sans prétendre à rien répondre, mais posant la question, j'en viens à la disparité de situation, de la Russie de 1878 (et peut-être d'aujourd'hui) avec la nôtre.

Maurras parlait du « pays réel » ; la « majorité silencieuse » qui commence par plus laid (**majorité**) et finit par plus beau (silence qui **recueille** et **mûrit**) joue dans la politique un rôle analogue : **même** par le dénominateur commun, qui serait le peuple ; **autre** en ce que le pays réel s'opposait au légal, à un appareil d'Etat conçu pour déraciner les Français, les rendre étrangers à eux-mêmes — **alors** que la « majorité silencieuse » n'est tournée et tournable que contre la révolution, pas contre l'Etat. En un sens, si hostiles ou simplement déçus que nous soyons à l'égard de l'actuel pouvoir, nous savons parfaitement que ce n'est pas lui qui accélère la décomposition de la société, mais au contraire, une société en voie de décomposition qui lui interdit presque toujours le service du bien commun.

La question majeure est donc la suivante : il y avait, il y a sans doute encore, un peuple russe, survivant au duel, à la fois faux et meurtrier, de la « société » et de la révolution. Mais y a-t-il un peuple français ? Y a-t-il encore assez de peuple en France (dans les mœurs, le langage, le chant) pour que nous prenions le risque d'être aussi radicaux contre la « société » que « réactionnaires » contre la révolution ? Je veux bien qu'à chaque naissance, tout recommence. Mais comment ne pas voir que l'établissement et la révolution se trouvent d'accord — par exemple sur l'avortement — pour s'attaquer ensemble aux sources de la vie ? Et qu'une pédagogie de morne délire forge sans cesse d'apathiques et cosmopolites jeunes crétiens, souvent à partir d'enfants lumineux et forts.

Il y a pire. Dostoïevsky disait que « celui qui perd son peuple » (le contact avec sa nation) « perd son Christ ». C'est qu'il savait que le Christ n'était pas venu pour abolir la naissance et les nations, mais pour les réordonner au plan divin. Dans la France d'aujourd'hui, qui ne voit la tentative des plus bruyants, et hélas efficaces, de nos clercs : se servir du Christ pour priver encore plus les pauvres, le **peuple**, de leur histoire et de leur nation ? Le Christ qui résulte de cette opération abjecte n'est plus la personne humano-divine, mais une sorte d'abstraction morale, à mi-chemin entre l'Argent-signe (ou la Croix comme « signal » de l'Evolution chez les teilhardiens), et l'homme générique selon saint Marx.

Pourquoi ne pas le dire : sur le chemin du salut temporel, les nationalistes trouvent le plus injuste et terrible obstacle dans le pourrissement **avancé** du catholicisme **établi**.

ARTHEZ.

(1) C'est nous qui soulignons.